

Aujourd'hui, on entend souvent dire que le temps des utopies est révolu. D'où vient cette idée et se justifie-t-elle ? Elle s'appuie sur plusieurs éléments. Trois d'entre eux me semblent prépondérants.

D'abord, on vit dans un monde de plus en plus attaché à l'immédiateté. Il est évidemment agréable de pouvoir échanger avec des amis sans devoir attendre les longs jours que requérait l'échange épistolaire. Mais les nouvelles technologies, avec tous leurs aspects positifs, influencent aussi le monde des idées. En effet, ce désir d'extrême rapidité des échanges, qui en est sans doute une des conséquences, modifie profondément nos façons de vivre et de penser. Ainsi, lorsqu'on investit, on veut une rentabilité immédiate ou au moins très rapide, d'où le succès de la bourse pour les investisseurs, même petits. Le financement de la recherche scientifique est quant à lui essentiellement basé sur la recherche tournée vers l'industrie, celui qui va aboutir rapidement à de nouveaux objets, à de nouvelles technologies ou à de nouveaux médicaments. De ce fait, toute la recherche fondamentale, qui a besoin de temps et permet d'avantage l'acquisition de nouvelles connaissances, se trouve pénalisée. Est-il besoin de rappeler que, si l'on avait fonctionné de la sorte lors des siècles passés, notre connaissance du monde n'en serait pas là où elle en est et, par conséquent, nos technologies non plus. Et il existe d'autres domaines qui ont besoin de temps : la véritable pensée, celle qui ne se contente pas de ressasser les opinions et qui se permet même de critiquer les idées dominantes, celle qui constitue une réflexion en profondeur, en fait évidemment partie. Alors, rêver d'un monde idéal, paraît bien dérisoire face à la crise économique, à la baisse du pouvoir d'achat, à l'augmentation du nombre de chômeurs (ou, plus exactement, à la réduction de ceux-ci suite à leur exclusion du chômage ou de ses statistiques).

Ensuite, le fait que les facteurs économiques soient devenus de plus en plus dominants dans nos sociétés participe aussi de la mauvaise presse des utopies. Nous avons d'ailleurs sans doute atteint le point où l'on pourrait même parler d'idéologie économiste ou de religion de l'économie, non pas tant à cause du « Dieu Argent » que parce que le modèle économique est ce en quoi on croit. En effet, l'idéologie économiste est si généralement partagée que rares sont les personnes non adeptes de l'idée que l'économie est la clé de toute société heureuse et bien organisée. Cela se traduit par une réduction de la politique au profit de l'économie, mais aussi par le fait que tout est désormais évalué sur cette base. Qu'on pense simplement aux classements des études sur base des bénéfices qu'elles engendreront et de l'investissement qu'elles représentent. Dans cette perspective,

imaginer un monde meilleur, pas forcément réalisable, surtout à court terme, ne peut qu'apparaître comme une perte de temps et, on nous l'a assez répété : le temps c'est de l'argent !

Enfin, dernier facteur : même si on en revient à l'aspect littéraire, les anti-utopies ont fait croire que les utopies étaient désormais dépassées et surtout dangereuses. Or, contrairement à ce que leur nom laisse à penser, les anti-utopies ne s'opposent pas aux utopies, mais bien plutôt à une évolution possible et inquiétante de notre monde. En effet, que ce soit « 1984 » ou « Le meilleur des mondes », pour ne citer que les deux plus connus, ces romans ne nous montrent nullement le danger des mondes idéaux dans lesquels on pourrait vouloir s'engouffrer. Au lieu de cela, ces fictions prennent un élément préoccupant de notre monde actuel – l'observation généralisée dans le premier cas et les développements de la génétique dans le second –, l'accroissent et en montrent les conséquences dangereuses en cas d'évolution dans la pire des manières. Mais comme elles jouent sur les peurs, sur nos peurs actuelles, notre capacité de réflexion et d'analyse s'en trouvent fortement réduites.¹ Autrement dit, il est tout à fait erroné de se servir des critiques des anti-utopies pour remettre en cause l'intérêt des utopies. D'ailleurs, bien que cela soit passé de mode, des utopies continuent à s'écrire.²

Tous ces éléments font que créer des utopies ou rêver d'un monde meilleur apparaît aujourd'hui comme une activité dérisoire, voire même nuisible dans certains cas. Malgré tout, certaines personnes restent tenaillées par l'envie de changer le monde. Différentes voies s'ouvrent à elles.

La solution la plus directe, la plus classique aussi, est certainement celle de l'engagement politique. Ceux qui veulent améliorer leur société peuvent en effet s'impliquer dans le combat politique. Ce choix implique l'acceptation des règles particulières qui régissent ce jeu : la démocratie et la participatie, par exemple. Il implique aussi d'accepter d'améliorer la société par petites touches, pas à pas, en prenant le temps, en acceptant parfois – souvent ? – les compromis.

Pour ceux qui sont plus pressés ou plus radicaux, la révolution peut apparaître comme une meilleure solution, même s'il leur faut rapidement reconnaître que préparer la révolution prend du temps.

Et puis, il est une troisième voie, que l'on a souvent tendance à oublier, celle de l'utopie. Elle peut se décliner essentiellement de deux manières. La première approche, la plus directe, consiste à s'impliquer dans la création d'une utopie concrète, afin d'y vivre différemment. C'est ainsi que depuis plusieurs siècles et aujourd'hui encore se créent des communautés, souvent modestes, parfois

1 J'ai analysé en détail ce phénomène dans les deux premiers chapitres de mon livre *L'utopie ou les fictions subversives*, Éditions du Grand Midi, 2003.

2 La dernière en date à ma connaissance est celle de Francine Lachance, *La Québécoise* [Éditions du Grand Midi, 1990].

conséquentes, dont l'existence (allant de quelques semaines à près d'un siècle) attestent de la possibilité d'une vie sociale très différente. C'est ainsi aussi que certains projets ou manières de vivre tentent de trouver leur place dans la société. La seconde manière consiste à se tourner vers les utopies littéraires, les mondes imaginaires.

Cela requiert quelques explications. En effet, comment est-il possible que le rêve d'un autre monde, puisse avoir concrètement des effets sur la réalité de notre société ? C'est là un paradoxe qu'il faut expliquer.

Pour le comprendre, il faut revenir à la définition de l'utopie littéraire. Ce genre, inauguré il y a tout juste 500 ans par Thomas More, se construit tout d'abord sur la critique de la société. Bien entendu, les critiques qui ont pu être adressées aux sociétés passées n'ont plus les mêmes valeurs aujourd'hui, puisque les sociétés changent. A partir de ces critiques, l'auteur imagine un monde différent et concret où, par un changement de l'organisation sociale, les défauts repérés dans la société disparaîtraient. Il est important que les changements envisagés se concentrent sur l'organisation sociale, et nullement sur le fait que les hommes seraient comme par magie devenus bons, respectueux les uns des autres, etc. En effet, l'idée sous-jacente des utopies est que c'est la société qui détermine le comportement des hommes en général, et en aucune manière la morale ou la religion. C'est la raison pour laquelle les utopistes imaginent et décrivent une société dans le moindre détail. Par exemple, Cabet voulait que la solidarité soit un élément important de la vie en Icarie. Pour ce faire, il n'affirme pas que c'est une des principales valeurs enseignées à l'église ou à l'école. Il imagine plutôt que l'habillement habituel de cette société sont des blouses qui s'attachent dans le dos par de petits boutons. De la sorte, les Icarieus sont naturellement amenés, depuis leur plus tendre enfance, à s'entraider dans la vie courante.

Un autre élément, trop peu relevé dans les utopies littéraires et pourtant absolument essentiel, c'est leur caractère fictionnel. Une utopie n'est pas un traité pratique du meilleur gouvernement, qu'il s'agirait de réaliser tel quel. Les utopies littéraires rappellent sans cesse qu'elles ne sont pas des programmes à réaliser. Chez Thomas More, celui qui décrit la société soi-disant idéale se nomme Hythlodée, ce qui peut se traduire par « professeur en sornettes ». Et si, attentif à l'étrangeté de ce nom, on se met à observer avec attention la vie dans son utopie, on remarque rapidement que plusieurs éléments sont aberrants ou contradictoires. D'ailleurs, à la fin du récit, le personnage à qui Hythlodée vient de décrire cette société, et qui se nomme « Thomas More », précise qu'il y a bien des choses qu'il souhaiterait voir réalisées, mais pas toutes. L'auteur termine donc encore son texte en précisant bien qu'il ne s'agit aucunement de mettre sur pied cette société, affirmée comme idéale, mais que la description possède aussi de nombreux aspects qui ne la

rendent pas idéale.³

Le paradoxe relevé précédemment n'en prend que plus d'ampleur. En effet, en quoi une société différente, idéale sur certains aspects et nullement sur d'autres, pourrait-elle transformer concrètement notre monde ?

La résolution de ce paradoxe passe par l'idée qu'une utopie littéraire vise à développer l'imaginaire politique du lecteur. En effet, lorsqu'on lit une utopie, on est d'abord amené à réfléchir aux critiques énoncées par l'auteur. Qu'on les approuve ou pas, on se met à penser aux critiques qui nous semblent pertinentes, à celles qui le sont moins et à voir aussi quels sont les défauts de notre société, autrement dit quelles critiques nous lui adresserions. Et il est évident que critiquer sa société est un élément important de la pensée politique. Mais transformer la société, ce n'est pas seulement critiquer, c'est aussi construire et proposer d'autres manières de vivre. Or, la description de la société utopique nous montre qu'une organisation différente de la société permet d'en éviter les défauts. Le lecteur va donc inévitablement se demander comment sa société pourrait être organisée pour que les défauts qui lui semblent majeurs disparaissent sans perdre pour autant les éléments de sa société qu'il trouve positifs et essentiels. Autrement dit, le simple fait de lire des utopies nous amène à réfléchir à l'organisation de la vie publique. Se poser ce type de questions, c'est bien penser de manière politique, au sens premier et noble du terme. Et des personnes qui mènent une réflexion politique en profondeur deviennent des citoyens responsables et certainement moins manipulables.

De plus, les utopies nous empêchent de tomber dans le travers qui consiste à rêver d'un monde parfait, où les hommes seraient parfaits ou au moins véritablement bons, sans pour autant imaginer une organisation concrète de la société. A entendre les discours de nos politiciens, ils n'échappent pas toujours à ce défaut. Il est en effet bien plus facile de séduire en parlant de valeurs auxquelles la grande majorité des citoyens adhère qu'en proposant des changements concrets. Autrement dit, contrairement à la tendance actuelle, les utopies n'imposent pas une morale qui devrait s'appliquer en politique, mais amènent à une véritable réflexion politique concrète. Et, on l'a vu, les utopies vont souvent loin dans le détail. Elles suscitent donc fortement non seulement la critique, mais aussi l'imagination politique. Or, y a-t-il de meilleur moyen pour s'approprier la vie publique que de critiquer sa société et en imaginer de meilleures ? C'est là, fondamentalement repolitiser la société et transformer les électeurs en véritables citoyens. Et c'est sans conteste un élément dont nos sociétés ont profondément besoin. Alors, jeunes et moins jeunes, lâchez la bride à l'imagination et n'hésitez pas à inventer des utopies.

3 Il n'est pas possible dans ces quelques lignes de donner tous les éléments permettant de montrer l'importance du caractère littéraire des utopies. Ceux qui souhaiteraient suivre l'ensemble de la démonstration pourront se référer au troisième chapitre de mon ouvrage ainsi qu'à l'article de Franck Lessay « Utopia de Sir Thomas More. L'utopie comme remède à l'utopie » accessible en ligne à l'adresse : <http://www.cercles.com/n4/lessay.pdf>